

Note sur *Les Larmes de ma mère*

« Sur la photographie où on la voit elle et moi, quelques minutes après la naissance, on distingue clairement – malgré le rouge déjà repassé sur les lèvres, malgré le fond de teint déjà replaqué sur les joues – on distingue clairement ses yeux mouillés. Ma mère qui pleure. Qui a pleuré. Les larmes de ma mère. »

Que ce soit cette photo aujourd'hui jetée, la seule où mère et fils figurent ensemble ; ou la statue millénaire à la tête brisée par mégarde, la canne à pêche chérie, le peigne noir rappelant les visites troublantes à Floriane et Régine : dans *Les Larmes de ma mère*, les objets détiennent la clé du mystère, permettent d'accéder une nouvelle fois au monde de l'enfance.

Devenu adulte, le narrateur y replonge en effet, lorsqu'il commence à vider l'appartement parental désormais inoccupé. Au contact des jouets, babioles, accessoires fascinants, étranges ou interdits qui ont peuplé son quotidien de

petit garçon, il se remémore, lui, le cadet de trois frères, ses premières années et la relation qui le liait à sa mère, mélange de fierté et de persécution, d'adulation et de tourmente, de sensualité et de mépris. Un exercice de mémoire douloureux, parfois drôle ou poétique, libérateur surtout. Paru chez Zoé en 2003, *Les Larmes de ma mère* remporte l'année suivante le prix Michel-Dentan et le prix des auditeurs de la RTS, consacrant Michel Layaz parmi les nouveaux noms de la littérature suisse.

Né à Fribourg en 1963, Michel Layaz fait partie des principaux auteurs romands contemporains. Parmi ses livres, *Les Larmes de ma mère*, mais aussi *La Joyeuse complainte de l'idiot* (2004), *Louis Soutter, probablement* (2016, Prix suisse de littérature, prix Bibliomedia, prix Régis de Courten), ou *Les Vies de Chevrolet* (2021). Plusieurs de ses romans sont traduits en allemand, italien, anglais, russe et bulgare.

© Éditions Zoé, 46 chemin de la Mousse,
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2022
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Notter + Vigne

Illustration : Félix Vallotton,

© Photo de Josse / Bridgeman Images

ISBN 978-2-88907-059-6

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien
de la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*

tant que tu ne m'auras pas entendu. Tu dis encore que tu te moques de savoir si cela ressemble à du chantage. Tu exiges des mots. C'est aux mots que tu veux croire.

La voiture autonome

Avec mes frères nous possédions un grand nombre de petites voitures métalliques sans qu'aucun d'entre nous ne réclamât des droits de propriété sur tel ou tel véhicule sous prétexte qu'il l'avait choisi ou reçu. Toutes passaient de main en main sans que cela ne produisît le moindre heurt. Ce bel esprit de partage a été mis à l'épreuve avec l'arrivée, dans notre parc automobile, d'une machine hors catégorie dont nous voulions être, sans partage cette fois-ci, propriétaire et conducteur, bien que dans le cas présent, la notion de conducteur fût encore plus inappropriée qu'avec les autres voitures. Cette automobile avait plusieurs particularités qui la distinguaient et l'auréolaient d'un prestige qui déclenchait parfois l'émeute au sein de notre groupe : beaucoup plus grande, moins conforme à la réalité (elle avait de très hautes roues et un volant disproportionné), plus brillante, mais par-dessus tout autonome, c'est-à-dire que cette voiture, sous son ventre, possédait

confuses étaient mises à exécution, en voyant ma mère allongée sur le canapé du salon, sa chevelure comme une offrande de tragédienne, j'ai eu l'intuition que sa tête pouvait constituer un excellent point de départ, une *pole position* atypique qui en boucherait un coin à mes deux frères, eux qui vénéraient cette femme comme une prophétesse dont il fallait se prémunir et ne jamais perdre les bonnes grâces. À quatre pattes, dans un silence d'assassinat, je me suis approché du canapé et j'ai posé le bolide remonté à bloc sur la chevelure de ma mère qui, debout d'un saut, n'a pas pu, malgré sa réaction immédiate, se défaire à temps de la voiture dont la clé entraînait avec elle les cheveux, les entortillait, les roulait, les aspirait dans le ventre du mécanisme sans qu'on pût faire autre chose que d'attendre la fin, ou deux minutes, c'est-à-dire l'éternité. Ma mère ne tentait rien. Le visage non pas congestionné, ou crispé, mais implacable. Et cette expression qui était la négation de toute expression n'a pas cessé jusqu'à ce que le moteur du bolide étouffât enfin. Je vois ma mère debout avec, dans ses cheveux, la voiture, fixée là comme une ventouse, ma mère qui va chercher des ciseaux, qui me les tend en ordonnant d'une voix plus coupante que l'objet serré maintenant au bout de mes doigts tremblants, d'une voix dont le dédain piétine les remords, de cette voix-là ma

La statue

Pourquoi mon père ne déposait-il pas cette statue dans la chambre à coucher?... Il aurait ainsi pu, avant de s'endormir, la contempler, la laisser l'accompagner dans ses rêves. Je savais que cette statue était très ancienne, des milliers d'années, et qu'elle venait de loin, du Yémen, une statue en pierre, haute d'une vingtaine de centimètres dont presque la moitié formait un socle (le personnage n'avait pas de jambes, ou alors ses jambes se cachaient dans le socle) tandis que le buste, à cause de deux petits seins éloignés l'un de l'autre, indiquait qu'il s'agissait d'une femme, révélation impossible à deviner en observant seulement le visage plat et sommaire. Mon père, avant de partir travailler, avait l'habitude de passer sa main sur cette statue comme si elle lui accordait un peu de sa force et de son calme. Il la regardait avec une douceur majestueuse, et à n'en point douter, dans l'appartement, c'était l'objet auquel il était le plus lié. Sans tout à fait saisir la profondeur de cet attachement, je la comprenais. Plus d'une fois, j'ai moi-même grimpé sur une chaise pour mieux sentir contre ma paume la forme de la statue et les aspérités granuleuses du calcaire.

du hall d'entrée, je me suis souvenu que ma mère y rangeait parfois certains de nos objets, à mes frères et à moi-même, qu'elle avait décrétés inutiles, objets qui restaient là comme au purgatoire jusqu'à ce qu'elle les condamne ou les gracie. J'ai d'abord ouvert le dernier tiroir, celui du haut, puis, par je ne sais quel illogisme, celui du bas. En me relevant, j'ai tapé de la tête le tiroir que j'avais oublié de refermer. Le choc a provoqué la chute de la statue. J'ai pris la chaise pour mieux voir : la malheureuse avait la tête brisée. La mienne ne l'était pas moins ! Je ne pouvais mentir, cacher ma faute, je devais affronter mon père, lui dire le mal que j'avais infligé à la statue radieuse, et puis souhaiter qu'il me pardonne, compter sur sa compréhension, son discernement. J'attendais dans le hall qu'il arrive. Une gueule de molosse me mordait les chevilles, m'empêchait de bouger. Je haïssais autant ma maladresse que ce bilboquet du diable capable de décapitations. Quand la porte d'entrée s'est ouverte, d'un regard, mon père a compris : la commode, la tête coupée, ma peine, mes regrets, mon attente, il a compris tout cela, mais une fureur est venue battre ses tempes, un instinct qui peut s'emparer du plus brave des hommes, le brûler, injecter en lui une sauvagerie de pirate, de tortionnaire, une violence qui ne pourra se dissiper sans une action d'éclat, un cri, un geste sonore. Le visage

de naissance, une bouche qui tombe, des doigts trop courts, une mauvaise vue), assis dans son crapaud, mon père avait le corps penché en avant, qui tremblait. Il cachait sa face de malheureux. Quand il a senti ma présence, il a retiré ses mains. J'ai vu le visage d'un homme qui pleurait, un visage qui montrait ce qu'il serait vingt ans plus tard, avec les yeux qui se ratatinent, avec les rides qui s'élargissent, avec cette fatigue irréversible qui se propage sur chaque parcelle de peau, la flétrit, la grisaille, la consume, mais je voyais aussi qu'il était prisonnier de ce fauteuil, comme si une enveloppe métallique l'entourait, avec des barreaux serrés, avec une porte cadénassée, mon père enfermé dans cette cage comme un animal sur qui on se livre à diverses expérimentations et qu'on libérera peut-être, une fois achevées les séances d'analyse, si le responsable du laboratoire le veut bien. Mon père ne supportait pas de m'avoir frappé. Il s'en repentait. Il demandait aux pleurs de l'absoudre, de diluer son désespoir. Et alors que j'allais lui dire combien cela n'était rien, combien tout était ma faute, combien je l'aimais, alors que j'allais me blottir entre ses bras, sentir l'odeur de sa peau, revient d'un coup, sans qu'on puisse l'arrêter, cette même voix pleine d'une gaîté hargneuse, triomphale, cette voix venue là pour aviver notre peine et achever l'humiliation de mon

très beaux, dès leur arrivée, m'avaient tendu cette canne à pêche que je n'osais saisir, doutant que le cadeau me soit destiné, doutant que des gens que l'on voit pour la première fois puissent se comporter en vrais pères Noël, mieux que cela, le père Noël n'a pas cette supériorité captivante, il n'a pas ces gestes élan-cés, il ne provoque ni cette crainte ni cette attirance qui grandissaient en moi, mais qui au lieu de me pourvoir d'audace, me tourmentaient, rendaient mes regards – en dépit d'efforts pour ne pas paraître ridicule – affreusement niais et confus. Je restais immobile et je les regardais avec un début de frayeur. Quelle raison d'offrir à un enfant qu'on ne connaît pas un objet aussi chargé de rêves et d'escapades que cette canne à pêche qu'ils me tendaient maintenant avec une grâce insistante et que je n'osais toujours pas attraper de mes mains, de peur qu'elle disparaisse entre les lames du parquet, ou qu'elle se glisse dans la faille d'un carreau fendu, ou qu'elle s'envole en se moquant de ma bêtise et de ma lenteur?... Recevoir un cadeau peut ressembler à un combat, à la conquête d'un château fort. Mais elle est pour toi... La canne à pêche est pour toi... Vas-y! Prends-la... La voix de mon père détachait les syllabes de chaque mot comme s'il s'adressait à un sourd. Mon père s'agaçait de me voir si timide, si hésitant, les épaules rentrées

au lieu de rester deux ou trois secondes en place comme c'est en général le lot des sourires, vraisemblablement parce que les dents du haut ont poussé la lèvre du bas, le sourire s'est transformé en autre chose, peut-être en un sourire-reproche, oui..., c'est cela même, un sourire avec un brin de réprimande qui aurait pu forcer ma mère à détourner les yeux qu'elle ne détournait jamais. Mais que m'importaient ses regards!... J'avais maintenant la canne à pêche entre les mains. Comme un astre. Un sac de perles. J'en étais le nouveau maître. Rien d'autre ne comptait. Tous pouvaient m'oublier. Ils pouvaient entamer leurs conversations (l'art, les conflits dans le monde, les injustices sociales, la misère, l'économie, les bonnes tables, les vacances à venir), je possédais une canne à pêche. Personne ne pouvait prétendre le contraire et personne ne pouvait me l'arracher. À côté d'elle, qu'auraient été une bicyclette, des patins, un cerf-volant, une épée, un circuit automobile?... Il existe des objets qui nous attendent et nous agréent. Peut-être qu'on ne le savait pas, qu'on ne l'imaginait pas, et sans ce couple j'aurais pu vivre dans l'ignorance de la canne à pêche et des plaisirs qu'elle prodiguerait... La première nuit, je l'ai couchée dans mon lit. Je me réveillais pour la regarder, la toucher, avoir la certitude que je n'avais pas rêvé, que ce couple d'enchanteurs était venu

d'autobus ont entre les mains une machine et ils savent où ils vont. Un bruit particulier, une odeur, une lumière qui tressaille, une agitation fugitive, la vibration d'une menace, ils remarquent tout, ils enregistrent tout, ils parviennent à éviter le pire parce qu'ils n'ont pas le choix, ils sont à la fois en ligne de mire et en embuscade. Les conducteurs d'autobus actionnent des boutons et des portes s'ouvrent, des directions se prennent, des passagers montent ou descendent, des rues se parcourent, nos dispersions s'amenuisent. Moi, j'avais ma canne à pêche et je savais où j'allais. En passant devant le conducteur, je lâchais un : Au revoir Monsieur, merci pour la bonne conduite, je vais à la pêche. Les discordes se déliaient. Les masses sombres partaient en poussière. Une joie chaude me traversait la poitrine. J'étais le légataire d'un bonheur préservé des tumultes et du néant.

Dès la première fois où je me suis installé au bord de la rivière, sur un rocher rond d'où sortaient quelques herbes qui me chatouillaient le haut des mollets, dès que j'ai lancé ma ligne avec, fixé à l'hameçon, un ver de terre, j'ai su. J'ai su que je n'attraperais rien. J'ai su qu'aucun poisson ne viendrait mordre à la ligne. Et s'il avait dû en être autrement, j'aurais renoncé à l'autobus, à mon seau, à la limonade dont l'écume rose clair me colorait les lèvres, à la

cache-cache, toboggan, gymnastique), mais l'attraction principale restait le tourniquet dont la forme évoquait certaines roues de torture qui garnissaient autrefois les châteaux forts. Composé d'un plateau en bois surélevé de quelques centimètres du sol à l'intérieur duquel passait un axe métallique terminé par une table en fer sur laquelle on prenait appui pour que le plateau tourne, le tourniquet pouvait accueillir six personnes, soit le nombre de places assises légales, ce qui empêchait rarement l'arrivée de resquilleurs auxquels j'aimais me joindre. Le tourniquet lancé à bonne vitesse, certains visages rougissaient, d'autres pâlissaient ou se décomposaient, mais le plus souvent, on se contentait de tourner au ralenti, ce qui permettait aux plus hardis de prendre une fille sur leurs genoux, audace que j'ai osée quelquefois, mais audace toute relative puisque Romaine, une blonde aux yeux verts qui me froissaient le cœur, ne s'est jamais trouvée sur mes genoux. Je préférais ne pas connaître la joie qu'elle m'aurait donnée en acceptant mon invitation pour ne pas être confronté à la tristesse dans laquelle j'aurais sombré si elle l'avait refusée. Romaine se posait sur les genoux d'autres garçons et d'autres filles se posaient sur les miens. Le tourniquet tournait ainsi sans véritables périls.